

CANNELLE

Qu'importe ce qui tombe du ciel, jamais nous ne devons le maudire. Pas même la pluie.

Qu'importe la violence de l'averse, la froideur de la neige fondue, jamais nous ne devons blasphémer contre ce que le ciel nous réserve. Personne n'ignorait cela. Pas même Zeliha.

Pourtant, en ce premier vendredi de juillet, elle filait sur le trottoir s'écoulant le long de la chaussée embouteillée, en retard à son rendez-vous, jurant comme un charretier et claquant des talons, furieuse contre l'homme qui s'était mis à la suivre, contre les automobilistes qui appuyaient frénétiquement sur leur klaxon alors que tout citadin savait que le bruit n'avait aucun effet sur le trafic, contre tout l'Empire ottoman, qui avait conquis Constantinople et persisté dans son erreur, et enfin, contre la pluie... cette foutue averse d'été.

La pluie, véritable torture dans cette partie du monde. Ailleurs, elle était sans doute considérée comme une aubaine pour les cultures, la faune et la flore, et – si l'on s'autorise une touche de romantisme – pour les amoureux. Mais pas à Istanbul. Pour nous, la pluie ne signifie pas tant finir trempé ou sale, que finir par fulminer de rage. Elle signifie plus de boue, plus de chaos, plus de fureur que d'ordinaire. Résister davantage. Elle est toujours synonyme de lutte. Nous devenons comme des chatons jetés dans un seau d'eau : dix millions d'individus tentant vainement d'esquiver

les gouttes. D'ailleurs, nous sommes loin d'être les seuls à participer à l'empoignade : les rues en sont, elles aussi, avec leurs noms antédiluviens inscrits sur des plaques émaillées, leurs tombeaux de saints éparpillés un peu partout, leurs tas d'ordures à chaque intersection ou presque, leurs fondations béantes, hideuses, sur lesquelles se dresseront bientôt des immeubles tape-à-l'œil, et leurs mouettes... Tout Istanbul gronde de colère lorsque le ciel s'ouvre et crache sur nos têtes.

Puis, alors que les dernières gouttes s'écrasent au sol et que tant d'autres restent en suspens sur les feuillages lavés de leur poussière, dans ce moment de fragilité, alors que l'on se demande si l'averse est terminée, ce que l'averse elle-même ignore, *dans cet intervalle précis*, tout devient serein. Et l'espace d'une longue minute, les cieus paraissent s'excuser du désordre qu'ils ont causé. Quant à nous, les cheveux scintillants de gouttelettes, les poignets ruisselants d'eau glaciale, le regard las, nous fixons le ciel, plus céruléen que jamais. Nous levons les yeux, et malgré nous, nous lui retournons son sourire. Nous lui pardonnons, comme toujours.

Mais pour le moment, il pleuvait encore et Zeliha n'avait guère le cœur au pardon. Elle ne possédait pas de parapluie, estimant que si elle était assez bête pour en acheter un autre à un vendeur des rues à seule fin de l'oublier ici ou là dès que le soleil reparaitrait, alors elle mériterait d'être trempée jusqu'aux os. Et de toute façon, il était trop tard. Elle était déjà mouillée. Sa seule consolation : on avait beau faire son possible pour rester sec et se mettre à l'abri, on finissait toujours par envisager davantage le problème en termes d'éclaboussures répétées qu'en termes de gouttes, alors à quoi bon lutter ?

Ses boucles noires gouttaient sur ses épaules carrées. Comme toutes les femmes de la famille Kazanci, Zeliha était née avec des cheveux crépus aile de corbeau, mais à la différence des autres, elle aimait les laisser flotter librement autour de son visage. Parfois, ses grands yeux vert jade, qui brillaient d'une vive intelligence, se plissaient pour former deux lignes exprimant la profonde indifférence que l'on observe chez trois catégories d'individus : les désespérément naïfs, les désespérément réservés,

les désespérément optimistes. N'appartenant à aucune d'elles, il était difficile d'interpréter cette indifférence, si fugitive fût-elle. Tout à coup, son esprit semblait insensibilisé, comme par l'effet d'un narcotique; la minute suivante c'était terminé et elle redevenait elle-même.

C'est ainsi qu'elle se sentait, ce vendredi-là : désensibilisée, comme anesthésiée; humeur d'une puissance corrosive pour une femme de sa trempe. Était-ce pour cette raison qu'elle répugnait tant à lutter contre la ville et la pluie? L'indifférence montait et redescendait en elle, tel un yo-yo capricieux, la faisant pencher d'un extrême à l'autre : de la froideur glaciale à la fureur.

Elle fonçait parmi les marchands de parapluies, d'impers et de capuches en plastique aux couleurs chatoyantes, qui lui jetaient des œillades amusées. Elle parvint à les ignorer, comme elle réussissait à ignorer les hommes qui la déshabillaient du regard avec convoitise. Manifestement, ils n'approuvaient pas l'anneau qui scintillait à sa narine, preuve de son immodestie, et donc de sa *concupiscence*. Zeliha était particulièrement fière de ce piercing qu'elle s'était fait elle-même. Ça avait été douloureux, mais désormais, il faisait partie intégrante de sa personnalité, au même titre que son style. Ni le harcèlement des hommes, ni les reproches des autres femmes, ni les pavés, ni l'impossibilité de sauter dans les ferries, ni même les remarques continuelles de sa mère... aucune puissance au monde ne pourrait empêcher Zeliha (plus grande que la plupart des femmes de la ville) de porter des minijupes aux couleurs vives, des chemisiers ajustés mettant en valeur sa poitrine généreuse, des bas de nylon satiné et, oui, des talons aiguilles.

Elle posa le pied sur un autre pavé descellé. La vase qui stagnait dessous l'éclaboussa et moucheta sa jupe lavande de taches sombres. Zeliha lâcha un chapelet de jurons. Consciente d'être la seule femme de sa famille, et l'une des rares Turques, à user d'un langage si grossier avec une telle véhémence, chaque fois qu'elle se mettait à jurer, elle le faisait copieusement, comme pour compenser la retenue des autres. Pressant le pas, Zeliha pesta contre la municipalité, passée et présente. Depuis son enfance, elle n'avait jamais vécu un jour de pluie sans pavés descellés. Elle

s'apprêtait à éructer davantage quand elle s'arrêta net, leva la tête comme si elle avait entendu appeler son nom et adressa une moue au ciel brumeux. Les yeux plissés, elle soupira et poussa un autre juron, destiné à la pluie cette fois : véritable blasphème si l'on se référait aux règles tacites et immuables de Petite-Ma, sa grand-mère. On avait tout à fait le droit de ne pas apprécier la pluie, mais on ne devait sous aucun prétexte jurer en direction du ciel ; parce que tout ce qui en tombe n'en tombe jamais seul, parce que c'est là que se trouve Allah le Tout-Puissant.

Zeliha avait beau connaître les règles tacites et immuables de Petite-Ma, ce vendredi-là, elle était trop excédée pour s'en préoccuper. Et puis, ce qui était dit était dit, de même que tout ce qui était fait appartenait désormais au passé. Pas de temps à perdre en regrets. Elle était en retard à son rendez-vous chez le gynécologue et courait le risque non négligeable de renoncer à s'y rendre.

Un taxi jaune à l'aile arrière couverte d'autocollants s'arrêta. Le chauffeur, un type basané avec une moustache à la Zapata et une dent de devant en or, le genre truand en congé, écoutait « Like a Virgin » à plein volume, toutes vitres baissées. Son apparence ultratraditionnelle offrait un contraste saisissant avec ses goûts musicaux peu conventionnels. Il pencha la tête dehors, siffla et aboya :

– Mmm, on en mangerait !

Ses paroles suivantes furent étouffées par celles de la jeune femme.

– C'est quoi ton problème, espèce de tordu ? Une femme n'a pas le droit de marcher en paix dans cette ville ?

– Pourquoi marcher quand je pourrais te conduire ? Tu ne voudrais pas qu'un corps aussi séduisant que le tien soit tout mouillé, n'est-ce pas ?

Tandis que Madonna beuglait « *My fear is fading fast, been saving it all for you* », Zeliha se mit à jurer, ignorant une autre règle tacite et immuable, qu'on ne devait pas à Petite-Ma mais au bon sens féminin. *Ne jamais insulter son harceleur.*